

JOURS D'EXIL Juliette Kahane Éditions de l'Olivier, 2017, 186 pages, 18 euros

Une plongée très scrupuleuse dans l'univers des réfugiés

Juliette Kahane, par le truchement d'un double lisible, explore en toute objectivité la vie de tous les personnages qui peuplent un lieu d'accueil de migrants à Paris.



Jours d'exil
Juliette
Kahane



Éditions de l'Olivier

Juliette Kahane fille du grand éditeur Maurice Girodias, fondateur des éditions du Chêne et d'Olympia Press nous offre un témoignage sans fard sur les réfugiés et ceux qui leur viennent en aide. La narratrice se prénomme Hannah, en hommage à Hannah Arendt qui écrivit en 1943 « Nous autres réfugiés », dont un extrait est convoqué en exergue. Elle vit à deux pas du lycée Jean-Quarré dans le 19^e arrondissement. Les lieux, désaffectés, repérés par un petit groupe d'activistes parisiens durant l'été 2015, vont devenir en quelques mois la Maison des réfugiés (Mdr), occupée par un nombre sans cesse croissant d'exilés qui affluent de Syrie, d'Irak, du Soudan, d'Afghanistan, d'Érythrée. Hannah, ex-militante d'extrême gauche mariée à un ancien gauchiste passablement droitisé, vieillit doucement sans trop quoi faire de sa vie. Revenue de tout, après « l'interminable et minable nuit des années 1980 », sans plus le moindre sursaut de révolte héritée de

Mai 68, entraînée par une amie, d'abord en simple curieuse maladroite, elle va peu à peu s'immerger dans la vie d'attente et d'angoisse des réfugiés, au sein de « ce laboratoire foutraque » qu'est la Mdr. Elle prend des notes, avec pour seul mot d'ordre : « Ne rien omettre, atténuer ni enjoliver, en tout cas pas volontairement, de ce que je saisis au vol un objectif inaccessible, perdu d'avance à viser quand même? »

HANNAH OBSERVE SANS COMPLAISANCE LES BÉNÉVOLES NAÏFS

Elle s'intéresse à tout, note les arrivées et s'attache aux relations complexes entre migrants et « indigènes parisiens ». Les réfugiés se regroupent d'instinct par nationalités (« notamment Afghans contre Soudanais, les deux plus grosses "communautés" de la Mdr »). Dans la journée, ils restent « entre pays ». Le flot humain s'épaissit. En quinze jours, on passe de 200 à 400 personnes, pour atteindre le nombre de 1000 au moment de l'évacuation à l'hiver 2015. Ils sont souvent très jeunes. Dans ce « rafiote », les toilettes sont « chroniquement bouchées ». Hannah observe sans complaisance les bénévoles naïfs, le petit groupe des « toto » (nom donné aux autonomes depuis les années 1970) qui prônent l'autogestion des migrants et la bande dite des Tunisiens qui rackettent les nouveaux venus et raflent la nourriture et les bonbonnes de gaz, dans « la cuisine qui ne ferme plus à clé ».

La cuisine, c'est justement le domaine tenu d'une main de fer par Mino, qui fait la tambouille pour tous (riz, pains « plus ou moins rassis laissés la veille au soir par des boulangers du quartier », briques de lait conditionné, sucre, café, yogourts, invendus divers des supermarchés). Les femmes se coltinent infiniment les besoins de nettoyage. Les dons sont également récoltés par In ter net, instrument d'organisation pour ces vies d'infortune autour desquelles « bourdonne l'essaim des autochtones », ces gens comme elle baptisés « soutiens ». « Je n'aime pas ce mot », écrit-elle, « que j'ai du mal à éloigner de souteneur (...), sans doute

est-ce le terme fourre-tout qui convient pour désigner tous ces gens qui gravitent autour des réfugiés avec des motivations fort diverses », car « le lycée est un grand marché de troc où l'on cherche tous quelque chose » : « les exilés un toit ou un morceau de matelas, les militants un terrain de lutte, les flics des renseignements, les soutiens une occasion d'agir », sans parler des « touristes humanitaires » avec lesquels Hannah n'est pas tendre, telle cette étudiante de Sciences-Po qui, émerveillée, découvre à la Mdr le poulet mafé, ce plat à l'africaine.

LE CARACTÈRE EMPATHIQUE DU LIVRE EXCLUT TOUTE MIÈVRERIE

Juliette Kahane, par le truchement d'Hannah, son double lisible, a trouvé la distance juste pour dépeindre objectivement l'univers des réfugiés, au fond méconnu, même si l'on ne cesse de parler d'eux ici et là, dans la sphère médiatique, dans le champ politique et au café du commerce. Le caractère empathique de ce livre exclut toute mièvrerie. Ce n'en est que plus probant, car tout ici naît de l'observation assidue d'une réalité cruelle décrite avec une sorte de froideur simulée, ce qui en fait tout le prix.

MURIEL STEINMETZ dans l'Humanité du 22 juin 2017